Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

2 | 1996

Regards sur le Moyen Âge

Un interlocuteur privilégié des princes

Commynes, de Fénelon à Vauvenargues

Jean Dufournet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2490>

DOI : 10.4000/crm.2490

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 1996

Pagination : 109-117

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Jean Dufournet, « Un interlocuteur privilégié des princes », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 2 | 1996, mis en ligne le 04 février 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2490> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2490>

Tous droits réservés

Un interlocuteur privilégié des princes : Commynes, de Fénelon à Vauvenargues.

Dès leur publication, les *Mémoires* de Commynes n'ont cessé d'avoir des lecteurs attentifs¹, et souvent admiratifs, qui les ont commentés, jugés et utilisés. Aussi n'est-il pas surprenant que Commynes soit devenu un personnage littéraire et que Fénelon ait fait de lui un interlocuteur de Louis XI dans ses *Dialogues des morts*, d'autant plus que toute une part de son œuvre ressortit, d'un côté, à la pédagogie et, plus précisément, à la formation du duc de Bourgogne pour le préparer à exercer la fonction royale, de l'autre, à la réflexion politique.

I

À côté d'ouvrages plus austères comme le *Traité de l'éducation des filles* (1687), le préceptorat du jeune duc a donné lieu à toute une création littéraire, puisque Fénelon a suivi les âges de l'enfant en écrivant successivement des *Fables*, qui sont souvent des contes de fées, des *Dialogues des morts* sur le modèle de ceux de Lucien, enfin le *Télémaque* (1699) qui achève le programme éducatif du duc devenu adolescent².

Composés à la hâte, les *Dialogues* ne semblent pas avoir été à l'origine destinés à la publication. Ils ont paru en vagues successives. Quatre ont été publiés dès 1700 en même temps que les *Aventures d'Aristoüs*, suivis en 1712 (année de la mort du duc de Bourgogne) par un recueil de quarante-cinq dialogues, où manquait l'un des quatre de 1700. En 1718, trois ans après la mort de l'auteur, le chevalier de Ramsay donna une édition beaucoup plus copieuse, comportant quarante-huit dialogues de personnages anciens et dix-neuf de modernes. En 1730, l'abbé de Monville ajouta à sa *Vie de Mignard* les deux dialogues de Fénelon sur les peintres (Parthasius et Poussin, Léonard de Vinci et Poussin). Plus tard, en 1787, le Père de Querbeuf en ajouta trois. Enfin, on en retrouva encore quelques-uns qui parurent pour la première fois dans l'édition des *Œuvres complètes de Fénelon*, dite édition de Versailles (1823), qui compte soixante-dix-neuf dialogues, cinquante-et-un de personnages anciens et vingt-huit de modernes. Selon le cardinal de Bausset, « lorsque Fénelon crut remarquer que le duc de Bourgogne avait fait des progrès assez rapides dans l'étude de l'histoire ancienne et moderne, il conçut le projet de lui faire passer successivement en revue les principaux personnages qui ont marqué la scène du monde. Non seulement il y trouvait l'avantage de lui retracer la mémoire des événements auxquels ces personnages avaient pris part, mais il se proposait surtout de fixer l'opinion du jeune prince sur leur mérite réel ».

¹ Voir notre étude « Les premiers lecteurs de Commynes ou les *Mémoires* au XVI^e siècle », *Philippe de Commynes. Un historien à l'aube des temps modernes*, Bruxelles, De Boeck Université, 1994, pp. 145-192.

² On lira les *Dialogues des morts* dans l'édition de Jacques Le Brun, *Œuvres de Fénelon*, t.1, Paris, Gallimard, 1983 (*Bibliothèque de La Pléiade*). Pour situer l'œuvre, on consultera François-Xavier Cuche, *Télémaque entre père et mer*, Paris, Champion, 1994, et, sous la direction d'Alain Lanavère, *Je ne sais quoi de pur et de sublime... Télémaque*, Orléans, Paradigme, 1994.

Louis XI est une des figures centrales des dialogues de personnages modernes, puisqu'il y est présent dans six où il débat avec le cardinal Bessarion (LVII), avec le cardinal La Balue (LVIII), « Philippe de Commines » (LIX), Charles de Bourgogne (LX), Louis XII (LXI) et l'empereur Maximilien (LXXV).

Précisons que, dans ses *Nouveaux Dialogues des morts* (1683), Fontenelle n'avait mentionné ni Louis XI ni Commynes, et qu'il leur avait préféré des princes comme Anne de Bretagne, Côme II de Médicis, Charles Quint... et des auteurs comme Marot, Erasme ou Montaigne.

Fénelon a beaucoup écrit de politique. Il fut lié jusqu'à leur mort avec de nobles personnages qui jouèrent un rôle important, comme le duc et la duchesse de Beauvillier, le duc et la duchesse de Chevreuse, ou encore Colbert de Seignelay. Comme l'a écrit Roland Mousnier, « la disgrâce de Fénelon, après la publication du *Télémaque*, et son exil dans son archevêché de Cambrai en 1697, n'interrompirent pas ses relations avec ses amis qui, eux, conservaient leur situation auprès du Roi. Fénelon continua à correspondre avec eux, à les diriger et à rencontrer de temps à autre le duc de Chevreuse en Picardie, dans le petit bourg de Chaulnes dont le duc était seigneur. Par eux il suggéra ses idées au duc de Bourgogne, avec qui d'ailleurs il reprit des rapports suivis à partir de 1702, à Mme de Maintenon, à Louis XIV »³.

Parmi ses écrits théoriques, il faut classer, outre les *Aventures de Télémaque*, l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, la lettre du 10 novembre 1701 au marquis de Louville, le *Discours pour le sacre de l'Electeur de Cologne* du 1^{er} mai 1707. En outre, il a présenté une mise en pratique de ses principes dans un plan de réforme du royaume lorsqu'après la mort du Dauphin, le duc de Bourgogne devint l'héritier présomptif de la couronne. Ce sont les fameuses *Tables de Chaulnes* ou *Plans de gouvernement concertés avec le duc de Chevreuse pour être proposés au duc de Bourgogne* (novembre 1711), à compléter par les *Mémoires sur les précautions et les mesures à prendre après la mort du duc de Bourgogne*, du 15 mars 1712, adressés au duc de Chevreuse.

II

Aux yeux de Fénelon, Louis XI est le type même du tyran. Esprit inquiet, artificieux et entreprenant, sur qui pesait une lourde hérédité, sans aucun empire sur ses passions, ce roi manquait de culture et de goût. Par peur de la vertu et du mérite, il ne s'entoura que d'âmes basses et vénales : dès qu'on l'approchait, on était forcé d'être fripon. Il ne cherchait qu'à tromper et à nuire, en sorte que personne ne se sentait en sécurité avec lui et qu'il a trahi tout le monde, contraignant même ses proches à trahir, à mener double jeu, sans qu'ils en éprouvassent aucun remords. Sa méfiance naturelle devint malade et, s'étendant à sa propre famille, l'amena à commettre une grave faute en ne réalisant pas le mariage du dauphin avec l'héritière de Bourgogne ou avec Jeanne, la fille du roi Henri V de Castille, de peur que le jeune prince ne fût trop puissant du vivant de Louis XI. Celui-ci ne se soucia jamais de la France et de ses véritables intérêts, faisant tout pour soi seul, ne comptant pour rien sa famille, ni les princes, ni même ses favoris, ni ses ministres « les plus affidés » dont il

³ « Les idées politiques de Fénelon », *XVII^e siècle*, n° 12-14, 1951-1952, pp. 190-206, repris dans le recueil d'A. Lanavère.

n'aima aucun ; il alla jusqu'à se défaire de son frère Charles par le poison. Selon Louis XI, « la finesse, la hauteur et la sévérité sont les vraies maximes du gouvernement ». Aussi chercha-t-il à se faire craindre et opprima-t-il le peuple, si bien qu'il fut universellement haï, sans jamais trouver la paix de l'esprit et du cœur, puisqu'il était « malheureux dans ses alarmes ».

En face de ce tyran, Louis XII fait figure de bon souverain et se présente lui-même comme l'antithèse de son prédécesseur :

« ... Tu te faisais craindre ; je me suis fait aimer. Tu as commencé par charger les peuples ; je les ai soulagés, et j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis.

J'ai montré, par le succès de mes maximes, que les tiennes étaient fausses et pernicieuses. Je me suis fait aimer ; j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruiner mon peuple. Ta mémoire est odieuse ; la mienne est respectée. Pendant ma vie, on m'a été fidèle ; après ma mort, on me pleure et on craint de ne retrouver jamais un aussi bon roi. Quand on se trouve si bien de la générosité et de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté et la finesse ».

Même Charles de Bourgogne, qui ne fut pas vertueux, a été supérieur à Louis XI : bien que trop défiant, bien que « prompt et d'une humeur un peu farouche », il n'a été ni cruel ni trompeur comme le roi.

III

Tout autant, Commynes incarne la vertu et la droiture dans le dialogue avec Louis XI. Fénelon adresse peut-être, par la bouche de ses deux interlocuteurs, une leçon à Louis XIV et à ses futurs historiens.

Le mémorialiste, respectueux de la vérité et, partant, de la grandeur, se refuse à toute flatterie et se soumet aux impératifs de l'histoire qui exige que l'impartialité prenne le pas sur la reconnaissance :

« Voudriez-vous, dit Commynes, que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?... La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire ; au contraire, c'est ce qui la rend suspecte ».

Commynes se veut le fidèle serviteur du vrai, qu'il n'a pas le droit de dissimuler à la postérité. D'ailleurs, son silence n'aurait servi à rien, et il se serait déshonoré. On ne saurait l'accuser d'ingratitude, puisqu'il a adouci le plus possible « les impressions déjà faites », qu'il a relevé les bonnes qualités de son maître et qu'il l'a lavé de tout ce qui était odieux. Lorsque Louis XI lui demande si l'histoire ne doit pas respecter les rois, il réplique avec force :

« Les Rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? »

Avec Fénelon, nous avons donc un Commynes honnête homme et historien rigoureux, soucieux de ne rien écrire qui aille à l'encontre du vrai et du bien, un Commynes

singulièrement proche de l'évêque de Cambrai, l'un et l'autre prônant le même idéal politique, partisans d'une monarchie modérée, aristocratique et représentative.

En effet, Commynes aurait sans doute souscrit à un certain nombre d'idées de Fénelon pour qui le roi, « père et pasteur des peuples », est « l'homme des lois et l'homme de Dieu ». Son autorité est limitée par Dieu qui ne combattrait plus avec lui s'il manquait à le servir et à lui obéir ; par sa conscience ; par l'Eglise, même si celle-ci est dans l'Etat pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel ; par la nation dont l'assemblée ou Parlement doit pouvoir accorder ou refuser les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'Etat ; par les Etats qui, s'assemblant tous les trois ans, doivent surtout voter l'impôt et en surveiller la levée, et peuvent délibérer sur la guerre, la paix, la justice, les finances, le commerce, les abus. Le roi a deux fonctions essentielles pour Fénelon : choisir les hommes de gouvernement en cherchant les gens de mérite ; leur donner des plans pour accomplir les desseins qu'il a médités. Il ne doit pas essayer de tout faire par lui-même. La guerre étant le plus grand de tous les maux, le roi ne doit pas guerroyer pour des conquêtes, ni pour la gloire, ni pour des prétentions personnelles ; il ne le fera que si le royaume est attaqué, ou si la paix donnait « trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste, artificieux et trop puissant ». Forcé de combattre, il observera les lois de la guerre, il se refusera aux trahisons, aux manquements à la parole donnée, il ne causera pas de maux injustes aux ennemis, qui sont « toujours hommes », il exécutera enfin ponctuellement les traités de paix⁴.

Juge équitable du roi et libre de toute servilité, Commynes est opposé, par le biais d'autres dialogues, au cardinal Balue, l'exemple même du conseiller vénal, déloyal et infidèle, et au cardinal Bessarion qui, lui, incarne le clerc savant et cultivé impropre aux affaires : enfermé en ses livres, il allègue à tous propos les philosophes, les poètes et les orateurs grecs (comme ces clercs, moqués par Commynes, qui ont toujours une loi au bec) ; il se targue d'avoir étudié à fond les lois de Dracon. Louis XI lui reproche d'être un « pédant qui n'a aucune connaissance du monde », comme ces savants de la cour de Bourgogne qui

« n'entendaient point les affaires ; ils ne connaissaient point les divers caractères des hommes ; ils ne savaient ni dissimuler ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres. Ils étaient vains, indiscrets, disputeurs, toujours occupés de mots et de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne, incapables d'apprendre à vivre et de se contraindre ».

IV

Fénelon avait certainement lu l'œuvre de Commynes dans l'édition des Godefroy qui se firent, aux XVII^e et XVIII^e siècles, une spécialité de l'édition des *Mémoires*. Utilisant le travail de Denys Sauvage, paru en 1552, ils « ont, pour ainsi dire, accaparé la publication de Commynes ». Ils lui avaient voué une sorte de culte, et l'un d'eux, Denys, écrivait en 1649, émerveillé par la richesse de cette œuvre exemplaire : « Commynes est si abondant et fécond en rares et graves sentences qu'on y trouve par tout comme dans une ample et spacieuse

⁴ Voir, outre l'art. de Roland Mousnier, le livre de Françoise Gallouédec-Genuys, *Le Prince selon Fénelon*, Paris, P.U.F., 1963.

prairie toute chargée et remplie de belles fleurs dont on ne sait souvent quel choix faire pour préférer les unes aux autres dans le désir qu'on aurait de les recueillir toutes si on pouvait ».

D'autres ouvrages, connus sans doute de Fénelon, témoignaient d'une aussi grande estime pour le mémorialiste. Trois entre autres méritent de retenir l'attention.

Pierre Matthieu, auteur d'une biographie de Louis XI (1610)⁵, a été amené à se prononcer sur le sire d'Argenton dont il nous livre deux devises, l'une reprise de Sleidan : « *Qui non laborat non manducet* » ; l'autre, qu'on pouvait lire dans la chapelle des Augustins de Paris sous forme de rébus : « Le monde n'est qu'abus ». Il estime beaucoup Commynes qu'il cite fréquemment et dont il reprend les pensées les plus originales jusqu'à constituer « un extrait de maximes, jugements et observations politiques de ce célèbre Auteur ». Il lui reconnaît deux vertus singulières. Une compétence universelle : le mémorialiste fut apprécié de Louis XI parce qu'il pouvait jouer n'importe quel rôle, être avec un égal succès capitaine, ambassadeur, secrétaire, chroniqueur, ou même revêtir la dignité royale, puisqu'en certaines circonstances il porta les mêmes habits que son maître. Une discrétion exemplaire qui explique les lacunes des *Mémoires* au sujet d'un prince à qui il devait tant, encore qu'il en ait dit assez pour que nous n'ignorions pas la rigueur, voire la cruauté de Louis XI. Son œuvre se classe parmi les meilleures, à cause de la naïveté et du bon sens de l'auteur qui jouit de la faveur du roi et put ainsi connaître les affaires les plus secrètes.

Cependant, on peut avec Henri IV regretter la simplicité de son style⁶, en sorte que son ouvrage « semble plutôt un Mémoire des actions de Louis XI qu'une Histoire parée de la douceur d'un beau visage, embellie de judicieuses observations utiles à l'exemple et revestue des pointes nécessaires pour adjouster le contentement à l'érudition et le profit à la curiosité »⁷. Certains lui reprochent d'avoir commis une trahison en abandonnant Charles de Bourgogne. Matthieu refuse de croire à la réalité d'un tel crime pour deux sortes de raisons : les écrits de l'accusé témoignent d'une telle candeur qu'il paraît impossible que sa vie eût été entachée de ce forfait ; d'autre part, Louis XI lui aurait-il confié des charges et des missions d'une importance capitale s'il avait soupçonné en lui ingratitude et infidélité ?

Naudé, bibliothécaire des cardinaux Bogni, Barberini, Richelieu et Mazarin, put lire et relire les *Mémoires* qu'il mentionne dans plusieurs ouvrages. Son *Addition à l'histoire de Louis XI* (1630) témoigne d'une vive estime à l'égard de Commynes que les autres historiens ont pillé. Si l'on en croit Naudé, on ne saurait lui reprocher de n'avoir rien dit de l'éducation du dauphin Louis, étant donné qu'il ne vint que fort tard à son service. Sur d'autres questions relatives au roi, il convient de lui faire confiance « pour avoir vescu de son temps et en son royaume ». Naudé se demande pourquoi Louis XI a manifesté tant de faveur au mémorialiste. Comptait-il trouver en lui son Homère ou son Quinte-Curce ? C'est peu probable, puisque le prologue des *Mémoires* nous apprend que Commynes n'a écrit qu'après la mort de son maître et que nous n'avons aucune preuve qu'il lui ait confié de son

⁵ Pierre Matthieu (1563-1621), qui fut dramaturge, panégyriste, traducteur, historien, historiographe, poète et pédagogue, a écrit une œuvre fort abondante qui attend encore d'être étudiée de plus près.

⁶ Voir le prologue : « Ce grand Henry, nostre genereux Roy, jugeoit que ce langage estoit trop abbattu pour un subject si relevé et desiroit que ceste riche piece fut mieux mise en œuvre ».

⁷ Matthieu ajoute : « La naïveté de Ph. de Commynes, son bon sens et la confiance estroicte de son maistre, sont cause que son livre a tousjours passé pour une des meilleures pièces que nos historiens ayent produicte pour tableau de la memoire, lumiere de la Verité et conduite de la vie humaine ».

vivant son intention de composer un jour des mémoires. Aussi est-il préférable de soutenir que le roi avait décelé en lui des qualités exceptionnelles, un esprit très pénétrant et une singulière compétence dans les affaires politiques. Ainsi comprenons-nous pourquoi Louis XI recourut aux bons offices de Commynes pour sortir du guépier de Péronne, pourquoi il l'attira à son service et lui réserva les missions les plus délicates.

Dans sa *Bibliographie politique* (1642), Naudé range Commynes parmi les historiens de valeur qui ont raconté la vie des grands souverains et qui doivent être lus par tous les princes⁸ : ils découvriront « les finesses et les ruses d'état » dans cette œuvre magistrale où l'auteur « a dépeint Louis unzième avec la même liberté que ce prince avoit vescu et qui s'est acquis autant de véritable gloire par son jugement très exquis que l'autre par sa façon de régner et par ses victoires ».

Enfin, dans son *Recueil des Maximes véritables et importantes pour l'institution du roy* (1652), Joly, grand admirateur de Michel de l'Hospital, s'est acharné sur Mazarin, « malhabile homme en toutes choses, hormis en l'art infâme de fourber », « cet objet de la haine publique », qu'il accuse de corrompre le roi et de tromper la reine-mère et à qui il préfère Machiavel, moins nocif et quelque-fois utile. Pour étayer ses critiques, il a recouru principalement à Commynes, sans négliger d'autres sources, comme le *Rozier des guerres*, la *Monarchie de France* de Claude Seyssel, la *Vie de saint Louis* de Joinville, l'Écriture sainte, les écrits de Clamanges, de Gerson, de Haillan...

Pourquoi avoir préféré Commynes ? Parce que son œuvre est si riche en enseignements de tous ordres à l'usage des grands que ceux-ci ont intérêt à l'apprendre par cœur, comme le recommandait Juste Lipse. Elle permettra à Joly « d'insinuer à Sa Majesté des vérités toutes contraires aux faussetés dont il a été imbu », et de démontrer qu'un roi ne doit jamais suivre les conseils ni d'un ecclésiastique ni d'un étranger. Commynes est le prince des historiens, « un sage conseiller d'Etat », « un sage politique », « le véritable surintendant de l'éducation de nos Roys ». Cette éminente valeur est prouvée par les nombreuses traductions des *Mémoires* dans des langues étrangères comme en latin (Sleidan est « l'un des plus polits escrivains des derniers siècles ») et par l'estime de Charles Quint, selon Verdier, et d'Henri IV, aux dires de Pierre Matthieu. Ses maximes « bonnes et louables » sont d'autant plus admirables que Commynes se distingue par « un sens naturel très exquis », par une longue expérience des affaires, par « les grands emplois qu'il a eus sous un Roy très jaloux de son autorité et que l'on dit avoir mis les Roys hors de page », et dont il est le fidèle disciple, encore qu'il ait su demeurer un bon chrétien. Aussi est-il urgent de répandre une doctrine aussi bienfaisante : les lois et les magistrats n'ont-ils pas été corrompus par la néfaste influence de ministres qui, depuis quarante ans, « ont été de véritables maires du Palais ou, pour mieux dire, nos Roys effectifs » ?

C'est pourquoi Joly, pour servir le roi et le bien public, a entrepris de rassembler des maximes et des exemples que nous offrent les *Mémoires*, bien qu'il puisse sembler avoir été devancé dans cette voie par Pierre Matthieu. En fait, écrit-il, son travail ne sera pas inutile, parce qu'il recourra à d'autres historiens français, qu'il ne tronquera pas les citations de

⁸ Au même titre selon Naudé que « Paul Aemile, Petrus Bembus, Leonardus Aretinus, Pandulphus Collenutius, Jovianus Pontanus, Polidorus Virgilius, Paulus Jovius, Guicciardin, M. de Thou, Tucidade, Polibe, Saluste, Tite Live, Tacite ».

Commynes comme l'a fait son prédécesseur, et qu'il comparera ses leçons avec les pratiques du XVII^e siècle. Guidé par un tel maître, Joly enseignera, sous sa dictée, qu'un roi doit apprendre à régner, choisir avec soin les officiers de justice, les gouverneurs des villes et des provinces, écarter les étrangers de son entourage, ne se livrer à aucun favori, ne pas abandonner son autorité à ses conseillers. Pour lui comme pour Commynes, le pouvoir royal « n'est pas absolu, sans bornes ny limites », mais il est soumis aux lois. La foi est nécessaire à un bon prince qui ne résistera pas aux prières de ses sujets quand ils lui demanderont le renvoi d'un ministre, et qui convoquera les états dans son propre intérêt et pour respecter une vieille tradition de la monarchie chrétienne. Aucun impôt ne doit être établi sans le consentement du peuple : « Philippes de Commines est toujours demeuré ferme dans cette bonne et véritable maxime », et son avis mérite d'être écouté :

« le sentiment de ce personnage célèbre, quoiqu'homme non lettré comme luy-mesme dit, et ne voulant tenir opinion que celle qu'il devoit tenir, mais qui fut de grande expérience et d'un aussi bon sens que pas un homme d'Estat qui ait esté en France, doit estre d'un grand poids ».

Son œuvre est si riche qu'elle envisage tous les devoirs des rois, comme d'honorer le Parlement, de préférer la paix à la guerre, de ne se décider à celle-ci que contraint et forcé après avoir consulté les états, de pratiquer les trois vertus cardinales que sont la bonne foi, la clémence et la libéralité, en sachant que « Dieu punit plus rigoureusement les mauvais roys que les particuliers »⁹.

V

Sur de nombreux points, Fénelon reprend fidèlement les jugements et les informations que nous a procurés Commynes : Charles VII s'est laissé mourir de faim ; Charles de Bourgogne refusa de croire Louis XI quand celui-ci lui révéla les dangereuses menées du traître Campobasso ; les dernières années de Louis XI, bien que soumises à la néfaste influence de Coictier et du barbier Olivier et toutes emplies « de faiblesses, de visions noires », n'empêchèrent pas le suzerain de régler lucidement certains problèmes et de forcer Maximilien d'Autriche à faire la paix avec lui ; mais il se méfia tellement de son jeune fils qu'il le tint éloigné de lui et qu'il n'accepta pas qu'il épousât Marie de Bourgogne ou Jeanne de Castille. Fénelon, d'après Commynes, évoque la rencontre de Conflans au cours de laquelle Louis XI, pour flatter Charles de Bourgogne, le traita de vrai gentilhomme pour avoir tenu l'engagement qu'il avait pris envers l'archevêque de Narbonne ; la périlleuse entrevue de Péronne et la marche sur Liège ; les péripéties de la succession de Castille ; les propos moqueurs que Louis XI tint sur les Anglais, lors des négociations de Picquigny, devant un marchand gascon dont il dut ensuite acheter fort cher le silence.

Toutefois, certains détails indiquent que Fénelon ne s'astreignit pas à demeurer fidèle aux *Mémoires* de bout en bout. Il utilisa des anecdotes répandues par Jean de Roye, Thomas Basin, Brantôme et d'autres. Par exemple, Commynes n'a mentionné nulle part le crédit du prévôt Tristan dont il ne parle pas du tout, et du tailleur royal ; il n'a jamais écrit que Louis

⁹ Joly précise, p. 467 : « Nostre Philippes de Commines discourant dans cette instruction admirable qu'il donne à tous les Grands au 18. chapitre du 5. livre des *Mémoires* ». Pour Matthieu, Naudé et Joly, nous avons utilisé la première édition ; nous ne disposons pas d'éditions modernes.

XI grimaçait, se contorsionnait, parlait tout seul, comme le dit Fénelon ; il n'a jamais raconté que son maître se fit « frotter de la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la Sainte Ampoule », ou qu'il baisait sa « petite Notre-Dame de plomb » dès qu'il voulait « faire un mauvais coup », ou encore qu'il prit par la barbe le cardinal Bessarion lancé dans une éloquente harangue en faveur de la paix. Enfin, Fénelon ne conserve pas la cauteleuse ambiguïté des *Mémoires* sur la mort du duc de Guyenne¹⁰, ni sur la personne d'Olivier le Dain que Commynes ne surnomme jamais le Diable¹¹, ni même sur la vie de Louis XI au Plessis-les-Tours¹².

VI

Vauvenargues s'exerça à son tour à composer des *Dialogues* (dix-huit au total)¹³ dont plusieurs mettent en scène un écrivain ou un homme politique du XVII^e siècle. Fénelon intervient d'ailleurs à trois reprises, pour donner la réplique à Bossuet (II), à Pascal (V) et à Richelieu (XIV). Sans doute Vauvenargues a-t-il voulu marcher sur les traces de Fénelon dont il défend le style facile dans son dialogue avec Pascal :

FENELON – J'ai cru qu'un portrait rapproché annonçait trop d'art. Il ne m'appartenait point d'être en même temps concis et naturel ; je me suis borné à imiter la naïveté d'une conversation facile où l'on présente, sous des images différentes, les mêmes pensées, pour les imprimer plus vivement dans l'esprit des hommes.

PASCAL – Cela n'a pas empêché qu'on ne vous ait reproché quelques répétitions ; mais il est aisé de vous excuser. Vous n'écriviez que pour porter les hommes à la vertu et à la piété ; vous ne croyiez point qu'on pût trop inculquer de telles vérités, et vous vous êtes trompé en cela ; car la plupart des hommes ne lisent que par vanité et par curiosité ; ils n'ont aucune affection pour les meilleures choses, et ils s'ennuient beaucoup des plus sages instructions ».

Il prend aussi la défense de son prédécesseur dans ses *Réflexions et Maximes* :

« les sophistes n'estiment pas Fénelon, parce qu'ils ne le trouvent pas assez philosophe ; et moi, j'aime mieux un auteur qui me donne un beau sentiment qu'un recueil de pensées subtiles ».

D'une manière générale, comme l'a écrit Yves Lainey¹⁴, « ces dialogues d'outre-tombe furent écrits avec un parti pris d'admiration et, vraisemblablement, en réaction contre les *Dialogues des morts anciens et modernes* de Fontenelle, assez peu respectueux des hommes illustres. Il est facile de résumer succinctement les qualités et les défauts des « héros » et des « scélérats » des *Dialogues* de Vauvenargues. On pourrait dire, en empruntant à l'auteur son vocabulaire, qu'on voit d'un côté la « vertu » (au sens latin du terme) et « l'esprit de

¹⁰ Fénelon parle d'empoisonnement, alors que Commynes ne se prononce pas sur la cause de la mort ; voir notre livre *Sur Philippe de Commynes. Quatre études*, Paris, SEDES, 1982, pp. 48-52.

¹¹ Voir nos *Études sur Philippe de Commynes*, Paris, Champion, 1975, pp. 82-86.

¹² Cf. notre *Destruction des mythes dans les Mémoires de Philippe de Commynes*, Genève, Droz, 1966, pp. 286-293.

¹³ Qu'on pourra lire soit dans les *Œuvres complètes*, 3 vol. (t.III, *Œuvres posthumes*, pp. 46-49, pour le dialogue VIII entre « Philippe second et Comines »), Paris, Brière, 1821, soit dans l'édition d'H. Bonnier, Paris, Hachette, 1968, t.II.

¹⁴ *Les valeurs morales dans les écrits de Vauvenargues*, Paris, SEDES, 1975, pp. 66-67.

manège », et de l'autre la « faiblesse » (celle du caractère) et le manque de « cœur », c'est-à-dire de sentiments élevés ».

Le dialogue VIII, où interviennent Philippe II et Commynes, consiste en fait en une seule question du roi et en une longue réponse du mémorialiste qui définit la grandeur de Louis XI. C'est une manière de faire son propre portrait intellectuel et moral

Louis XI, dont la curiosité était universelle, s'intéressait à toutes les classes de la société et à toutes les affaires de l'Europe. Les apparences ne l'égarèrent pas : « Il recherchait le mérite dans les sujets les plus obscurs ». Il savait unir dans une synthèse harmonieuse la simplicité et la dignité, scruter les cœurs et les âmes jusque dans leurs tréfonds, découvrir la vérité dans des entretiens familiers, s'occuper de tout, du détail comme de l'ensemble, des petits objets au milieu des grandes affaires, embrasser le passé, le présent et l'avenir, connaître les grands et les petits. Admirable parce qu'il joignait à un sens aigu du concret le goût du général, c'était « une âme... qui paraissait se multiplier pour suffire à tout ». Louis XI nous permet de déceler ce qu'est une « grande âme... qui embrasse cette distance énorme qui est entre les grands et le peuple, entre les affaires générales de l'univers et les intérêts des particuliers les plus obscurs ».

A travers cet éloge ce Louis XI, assez surprenant, se devine l'image d'un Commynes se préoccupant des humbles autant que des nobles, admirateur d'un roi simple, digne de prendre place parmi les « grandes âmes ».

Ainsi voyons-nous que, dans les *Dialogues* de Fénelon et de Vauvenargues, Commynes commence à devenir un personnage littéraire, qui prendra son autonomie au cours du siècle suivant tant dans le roman, dans *Quentin Durward* de Walter Scott (1823), qu'au théâtre, dans les pièces de Casimir Delavigne (*Louis XI*, 1846), de Flaubert (*Loys XI*, 1838) et, plus tard, de Paul Fort (*Louis XI, curieux homme*, 1896), sur lesquelles nous reviendrons.

Jean Dufournet
(Université de Paris III)